

Histoire du sport et perspectives postcoloniales

Nicolas Bancel¹ et Evelyne Combeau-Mari²

¹ Université de Lausanne, Faculté des sciences sociales et politiques, ISSUL, Suisse

² CRESOI, Centre de recherches et d'études sur les sociétés de l'océan Indien, Équipe d'accueil EA12, Université de La Réunion, France

Reçu le 29 novembre 2013 – Accepté le 17 septembre 2013

Résumé. Cette contribution se propose d'explorer les vertus heuristiques des perspectives dégagées par les *Postcolonial studies* appliquées à l'histoire du sport. Articulant les travaux d'histoire du sport aux études historiques bâties dans une perspective postcoloniale, les auteurs dégagent les principaux résultats des recherches contemporaines, concernant aussi bien la diffusion des sports dans le contexte de l'impérialisme, l'impact culturel et les usages politiques des pratiques dans les sociétés colonisées et postcoloniales, les enjeux de la circulation des diasporas coloniales et postcoloniales. Les auteurs abordent enfin plusieurs questions épistémologiques liées à l'usage en histoire du sport des perspectives postcoloniales.

Mots clés : Histoire du sport, perspectives coloniales et postcoloniales, historiographie, problématiques, résultats

Abstract. Sports history and postcolonial perspectives.

This paper will explore the heuristics virtues cleared by the Postcolonial studies, applied to the history of sport. Articulating studies of sports history and historical studies built on a postcolonial perspective, the authors present the main results of contemporary research: the dissemination of sports in the context of imperialism, the cultural impact and political uses of practices in the colonized countries and postcolonial societies, the circulation of colonial and postcolonial diasporas. Finally, the authors discuss several epistemological issues related to the use in sports history of postcolonial perspectives.

Key words: Sports history, colonial and postcolonial perspectives, historiography, problematics, results

Cette contribution poursuit une collaboration des deux auteurs, initiée dans le champ historiographique avec une publication dans le cadre du Congrès Français des Sciences Historiques (Combeau-Mari, 2013) qui visait à établir un état des lieux bibliographique des travaux en histoire du sport, s'inscrivant dans les perspectives des *Colonial* et *Postcolonial studies*. L'ambition de cet article – tout en reprenant certains axes de la contribution évoquée – est différente. Nous souhaiterions ici proposer une approche thématique des travaux déjà réalisés, et surtout analyser en quoi certains des axes théoriques et spéculatifs des *Postcolonial studies* pourraient être utilement mobilisés dans les recherches en histoire culturelle du sport.

Comme l'ont montré de nombreuses contributions (Bancel, 2011 ; Desai & Nair, 2005 ; Mbembe, 2006) les *Postcolonial studies* constituent un champ éclaté, transdisciplinaire, difficilement cernable. Il ne s'agit pas ici

d'apprécier la qualité des travaux scientifiques issus de ce courant – qualité par ailleurs très inégale – mais de nous intéresser aux perspectives épistémologiques offertes par les *Postcolonial studies* à l'histoire du sport, en particulier l'histoire du sport en contexte colonial et postcolonial. Comme nous le verrons, les travaux en histoire du sport pouvant être rattachés aux *Postcolonial studies* ont particulièrement insisté sur les résistances culturelles à la colonisation, les effets de métissage, de créolisation, d'hybridation de pratiques diffusées depuis les centres impériaux, avant que celles-ci ne fassent retour dans la post-colonie sous la forme de pratiques créolisées s'imposant parfois largement dans les anciennes métropoles. D'une manière générale, les *Postcolonial studies*, dans cette opération de décloisonnement des mondes, se sont aussi attachées aux échanges Sud-Sud comme à la formation de cultures diasporiques irriguant nos nouvelles modernités. Dans le cadre de cette effervescence, nous nous interrogerons sur

quelques unes des pistes dégagées par les *Postcolonial studies*, potentiellement utilisables en histoire du sport.

1 Un objet propice aux interrogations des *Postcolonial studies*

On peut s'interroger au plan épistémologique, mais également institutionnel, sur la compatibilité de l'histoire du sport et de certaines des perspectives dégagées par les *Postcolonial studies*. Sur le plan institutionnel, l'histoire du sport jouit paradoxalement de sa relative marginalité universitaire, puisqu'elle demeure en grande partie cantonnée aux départements STAPS (sciences et techniques des activités physiques et sportives) des universités. Cette marginalité évite à l'histoire du sport d'être partie prenante des polémiques qui ont émaillé la réception fort tardive des *Postcolonial studies* dans le champ académique en France, se soldant globalement par un rejet de ces dernières perceptible à la parution de nombre de numéros spéciaux de revues (*Hérodote*, 2006; *Labyrinthe*, 2006) ou d'ouvrages spécialisés (Amselle, 2008; Bayart, 2010; Lacoste, 2010). Sans entrer dans un débat de fond sur ces polémiques (Collectif Write Back, 2013), soulignons que les STAPS ont échappé à ces controverses. En effet, si dans la section 22, les cadres temporels pèsent encore de tout leur poids, scindant les cursus, les programmes des écoles doctorales et les sujets de thèse en fonction de la période choisie (antique, médiévale, moderne et contemporaine), l'histoire du sport, essentiellement focalisée sur la période allant du XVIII^e siècle à aujourd'hui, n'est guère affectée par ces césures. Les cadres spatiaux de la section 22 peuvent se référer depuis les réformes animées par Fernand Braudel en 1959, au concept d'« aires culturelles ». Cette organisation, adossée à la conception braudélienne des civilisations (2008), présentait l'avantage de désenclaver les études historiques, désormais plus ouvertes sur les autres parties du monde : études africanistes, américanistes, indianistes, etc., formant une nouvelle topographie de la recherche historique. Mais cette organisation présentait aussi trois écueils, indiscernables au début des années 1960, mais aujourd'hui bien identifiés. Le premier est que l'organisation en « aires culturelles » a obéré les études comparatives, pratiquement absentes des recherches francophones portant sur les aires extra-européennes, conséquence d'une spécialisation des historiens sur telle ou telle aire et non plus sur une question, objet ou problème pouvant être interrogés transversalement. Le cas de la colonisation est, à cet égard, exemplaire (Bancel, 2005). Le second est que les aires culturelles empêchaient pratiquement de comprendre le phénomène colonial, qui nous occupe ici, comme un processus dialectique, impliquant les pays colonisés bien sûr, mais aussi la métropole. Or, l'histoire comparée des impérialismes et des situations postcoloniales est à l'agenda des recherches des *Postcolonial studies*, et, là encore, la situation particulière des STAPS est de nouveau un atout, puisque les recherches en histoire du sport ne sont guère

impactées par cette organisation de la recherche. En revanche, la communauté des historiens du sport, qui intègre également les collègues issus de la 22^e section, n'est pas très nombreuse, et la variété des perspectives offertes par les recherches postcoloniales oblige à faire des choix...

D'un point de vue épistémologique, les activités physiques offrent un laboratoire d'expérimentation exceptionnel aux perspectives postcoloniales. D'une part, l'objet « activités physiques » constitue un analyseur des modes de circulation des pratiques culturelles et, dans le cas des sports modernes, de la diffusion, de l'implantation et des adaptations locales de ces pratiques dans les aires non occidentales. Nous verrons que ce phénomène suscite de nombreuses interprétations et appelle à poursuivre des recherches. D'autre part, les activités physiques sont l'objet de concurrences socialement et culturellement déterminées. Elles constituent donc un analyseur pertinent de la complexité des relations sociales et, dans les situations postcoloniales, des relations socio-raciales, étudiées en particulier par les *Racial studies*. Par ailleurs, la circulation des activités physiques implique la constitution et la mobilisation des réseaux diasporiques qui renvoient aux situations postcoloniales analysées par ailleurs par les *Diaspora studies*. Enfin, les activités physiques renvoient au corps, et l'on sait l'influence considérable prise, Outre-Atlantique, par les théories foucaaldiennes sur le corps comme signe, réceptacle et manifestation de *dispositions* (dispositions individualisantes ou collectivisantes, disciplinaires ou émancipatrices, violentes ou pacifiques...). Les activités physiques constituent donc un objet transdisciplinaire, transnational, multiculturel, historiquement situé mais excédant les respirations chronologiques canoniques. Sans pouvoir en explorer toutes les facettes, nous nous proposons ici d'explorer quelques possibilités heuristiques en se plaçant du point de vue des études postcoloniales.

2 Implantations coloniales

Les *Postcolonial studies* ont prêté une attention particulière à la circulation des pratiques culturelles, mais, il faut bien le dire, pratiquement aucune à l'histoire des pratiques sportives. Or, la circulation des activités physiques fait aujourd'hui l'objet d'un intérêt certain dans le milieu des historiens du sport, ouvrant plusieurs pistes. Depuis le milieu des années 1980, Mangan (1986) s'intéresse à la problématique du sport en milieu colonial en se focalisant sur l'expérience britannique. S'inscrivant dans les *Colonial studies* et les *Cultural studies*, il retient deux aspects majeurs de la diffusion des pratiques sportives depuis l'Angleterre victorienne. Il met longuement en évidence les motifs politiques de l'expansion des sports modernes en Inde britannique notamment et leurs impacts dans la domination du pays, et analyse les ressorts sociaux de l'exportation des sports par les colons britanniques. Appadurai (2001), à propos de la diffusion

du cricket, appuie cette analyse, tout en mettant en évidence que le développement du cricket dans l'Inde coloniale, d'abord privilège d'une élite coloniale puis d'une petite fraction des élites indiennes, s'est progressivement élargi aux classes moyennes autochtones et a favorisé la cristallisation d'un nationalisme indien bientôt retourné contre le colonisateur. Le centre de diffusion britannique des sports modernes, à partir du milieu du XIX^e siècle, a fait l'objet de nombreuses analyses depuis les travaux de McIntosh (1964, 1968). Mangan, en s'appuyant sur ces résultats, montre l'action des révérends protestants issus des *Muscular christians* dans les milieux éducatifs et leur recours au sport pour évangéliser les populations d'Asie ou d'Afrique. Dans cette perspective, il montre comment l'extension des systèmes scolaires coloniaux – confessionnels ou non – a favorisé l'essor des pratiques physiques occidentales, et comment ces pratiques sont porteuses de profondes transformations culturelles dans les pays colonisés. Guttmann, dans *Games and empires. Modern sports and cultural imperialism* paru en 1994, met clairement en regard le mouvement d'expansion des marchés mondiaux et des empires coloniaux au milieu du XIX^e siècle et celui de la propagation des sports modernes, menée par l'Angleterre victorienne puis par les États-Unis. Les migrations impériales européennes s'implantent d'abord dans les villes, qui constituent des plateformes où s'expérimente toute une série d'activités culturelles importées, dont les pratiques physiques. Guttmann montre également comment le développement des institutions coloniales (scolaires notamment) favorise l'implantation des sports.

Si les historiens anglophones se sont focalisés sur l'Inde (Collectif, 2006) et l'Empire britannique, les historiens francophones ont ouvert des pistes pour comprendre comment s'était déroulé la diffusion des activités physiques dans l'Empire français. La thèse de Bernadette Deville-Danthu occupe une place pionnière, puisqu'elle est la première à étudier l'implantation des activités physiques en Afrique occidentale française. Sous le titre *Le sport en noir et blanc*, son ouvrage (1997) étudie la diffusion de la gymnastique militaire et scolaire puis des sports modernes, tous d'abord importés par les Français et, ensuite (à partir des années 1950 si on exclut le cas spécifique des courses hippiques), appropriés – pour certains d'entre eux – par les colonisés. Le travail de Deville-Danthu porte d'importantes ouvertures proprement postcoloniales, puisque l'auteur met en évidence les facultés de résistance des colonisés à une imposition de certaines pratiques par les autorités coloniales – le cas des résistances à la gymnastique, pourtant outrageusement avantagée tant sur le plan des subventions que des pratiques scolaires est à cet égard éclairant –, mais aussi les adaptations locales des pratiques (phénomène de créolisation), tout comme l'autonomisation progressive de ces activités face au dirigisme de l'administration coloniale. Cependant, comme tout travail pionnier, l'ouvrage de Deville-Danthu recèle quelques faiblesses, telles l'indistinction entre gymnastique et sports modernes, l'absence

d'une réflexion sur les changements culturels indexés sur l'essor des sports ou encore l'absence de toute analyse de la sociologie des pratiquants (regroupés sous le terme « les Africains »). Mais ces imprécisions n'enlèvent rien au risque pris et à un travail empirique remarquable, encore indépassé aujourd'hui. Dans le prolongement de cette recherche, tout en changeant les perspectives problématiques, se situe la thèse de Bancel (1999) sur les mouvements de jeunesse et les sports modernes en Afrique occidentale française. De même que pour l'Empire britannique, les activités physiques, dans un premier temps importées par les colons, les enseignants et les missionnaires sont réservées à une fraction du colonat blanc et à la minuscule élite autochtone, en formation au début du XX^e siècle. On voit ainsi très clairement se dessiner une cartographie de l'implantation des sports modernes (le cas de la gymnastique est différent, car concernant tout d'abord les militaires), calquée sur l'implantation du colonat, suivant ensuite l'extension du système scolaire et des missions. À la différence de l'Empire britannique, les écoles publiques non confessionnelles vont rapidement prendre le relais de la diffusion des pratiques physiques après la Première Guerre mondiale (mais certains territoires, tels le Dahomey, resteront dominés très tardivement par un système d'enseignement confessionnel). Riot (2011), toujours dans le cadre de l'Afrique subsaharienne mais en s'attachant ici au Rwanda (Afrique des grands lacs), s'intéresse également à l'implantation des pratiques physiques dans la colonie belge, où des mécanismes socio-culturels comparables sont à l'œuvre. La différence ici est que d'une part des pratiques autochtones élitaires sont progressivement sportivisées et que, d'autre part, les enjeux ethniques prennent – à l'instigation des autorités belges qui institutionnalisent le statut ethnique – une importance considérable dans la prime implantation des pratiques. En effet, les pratiques occidentales sont réservées jusqu'à la fin de l'entre-deux-guerres à l'élite tutsie choisie par la puissance tutélaire comme interlocutrice, alors que la majorité hutue reste confinée aux marges de la modernité coloniale. Combeau-Mari (2009) a également publié une synthèse sur la diffusion du sport à Madagascar. Observant l'existence et l'importance sociale des pratiques physiques régionales de combat, elle met en évidence les mécanismes de greffe du sport moderne importé en 1896 par les troupes du général Gallieni. Levier d'assimilation, le sport est dans un premier temps promu par nombre d'acteurs concurrents sur le terrain éducatif : militaires, missionnaires, instituteurs, administrateurs, avant d'être détourné par les élites malgaches comme support identitaire de construction nationale.

Concernant le Maghreb, dans un travail volumineux, Youssef Fatès (2002) s'intéresse à l'implantation des sports et des mouvements de jeunesse dans l'Algérie coloniale. Comme dans le cas de l'Empire britannique ou des autres colonies françaises évoquées, là encore il constate (2009) que ces pratiques importées par les colons ont une implantation originellement urbaine, concernant dès la fin du XIX^e siècle quelques élites algériennes francisées.

Le travail de Didier Rey (2011), centré sur l’Oranie coloniale, approfondit localement l’histoire de l’implantation et du développement des activités physiques d’origine européenne. Les travaux sur les pratiques physiques européennes dans les « vieilles colonies » se sont multipliés ces dernières années. Signalons les travaux de Jacques Dumont (2002), qui montre comment, en Guadeloupe, les pratiques physiques importées de métropole ont participé au long chemin vers la pleine citoyenneté, et constituent également un analyseur des tensions sociales et ethniques qui émaillent l’histoire de l’île. En filigrane, Dumont éclaire les mécanismes socioculturels identifiés ailleurs, soit l’importation des pratiques par des Européens, une appropriation progressive et par strates sociales successives de celles-ci qui permet l’accession symbolique à une égalité de statut. Le travail de Philippe Gastaud (2002) détaille l’implantation des mouvements de jeunesse catholique en Guadeloupe, en montrant la volonté acculturatrice et assimilationniste de l’Église, thème repris par Alain Dubourg dans une contribution (2004) concernant la Martinique. Dans sa thèse, Combeau-Mari (1998), pour le cas de La Réunion, souligne la vocation éducative du sport indispensable au projet d’acculturation et de construction de l’identité française dans cette île lointaine.

À partir de cette brève revue de littérature, nous constatons d’une part qu’un certain nombre de processus convergents semblent se dégager et rendent nécessaire d’entreprendre des travaux véritablement comparatifs. Si la littérature anglophone commence à être beaucoup mieux connue en France, la réciproque n’est pas vraie, malgré des revues internationales qui sont devenues des carrefours où se rencontrent des auteurs issus d’horizons géographiques très divers, et dans lesquelles émergent les nouveaux courants historiographiques¹. Les travaux évoqués sont loin de se réclamer d’une perspective postcoloniale, mais ils poursuivent une démarche généalogique fondamentale dans ce courant des sciences sociales.

3 Concurrences et mobilisations

Nous voudrions aborder ici quelques unes des questions posées par les travaux portant sur le développement des pratiques physiques en contexte impérial. L’un des traits fondamentaux de ces travaux est de s’intéresser aux conséquences politiques de ce développement. Sur ce plan, les lieux des pratiques physiques ont été analysés comme des espaces de sociabilités politiques, dans lesquels s’élaborent les mobilisations anticoloniales. Les *Postcolonial studies* ont attaché beaucoup de prix à cette exploration des résistances, sous toutes les formes – politique, religieuse, dans le travail, face aux institutions... – des colonisés à l’oppression coloniale, permettant d’ériger ces derniers en sujets et acteurs de leur propre histoire, mais ont

notoirement négligé le cas des pratiques physiques. Pourtant, les lieux d’une sociabilité politique formée autour du sport correspondent à cette perspective et les travaux de Fatès (1994) ou de Rey, déjà évoqués, s’y inscrivent. Les activités sportives se prêtent à ce type de mobilisation dans des sociétés coloniales fortement asymétriques, car ces activités mobilisent dans un premier temps des fractions de la population colonisée urbaine, proche de la modernité coloniale, souvent lettrées dans la langue du colonisateur et donc ouvertes aux pratiques occidentales. Ce sont ces fractions qui, dans les Empires, vont constituer l’épine dorsale d’une révolte politique consciente. Les activités physiques, comme le montrent bien Riot ou Dumont, renvoient aussi à un ethos de l’égalité devant le jeu, la compétition, ethos qui vient contredire l’essentialisation inégalitaire du régime colonial. C’est pourquoi se déploie dans les lieux de sociabilité sportive, ou dans les mouvements de jeunesse, tout un appareillage de l’identification politique réciproque (costumes, symboles nationaux comme les drapeaux, fanions...), s’articulent progressivement les discours qui structurent l’anticolonialisme des jeunes. De fait, il reste à entreprendre un très gros travail sur cette question, car seules quelques aires coloniales ont été explorées. La similarité des processus en Inde, en Afrique de l’Ouest et des Grands Lacs, au Maghreb, à Madagascar, dans les vieilles colonies, appelle, là encore, des études comparatives. Dans une perspective postcoloniale, il apparaît aussi nécessaire de comparer et d’articuler ces formes de mobilisations et de résistances à d’autres, mieux étudiées ; comme il serait particulièrement intéressant de saisir les pratiques physiques dans un ensemble de pratiques culturelles importées, propres à la situation coloniale.

Aux côtés des résistances politiques favorisées par les sociabilités sportives sont également étudiées d’autres processus sociaux. Les travaux de Dumont, Gastaud et Dubourg mettent l’accent sur les mécanismes d’assimilation par le sport ou les gymnastiques métropolitaines. La question de l’usage des pratiques physiques comme mode de différenciation sociale et ethnique est aussi abordée. La différenciation sociale se joue tout d’abord entre colons et colonisés, les pratiques physiques demeurant un privilège des colons dans un premier temps. Mais l’extension de l’école primaire, l’érection d’une classe de lettrés dans la langue du colonisateur, le prosélytisme des missions (comme le montre Agathe Larcher-Gosha pour l’Indochine, en 2004) et de certains sportifs, ouvre les pratiques à certaines fractions des colonisés. Le développement des pratiques se solde donc, dans les colonies comme ailleurs, par une répartition des pratiques en fonction de l’origine sociale, la proximité avec la modernité coloniale (école, économie monétarisée...) étant un facteur important de l’accession à ces pratiques. Les *Racial studies* (Trémoulinas, 2008) ont particulièrement insisté sur les oppositions fondées sur la « race » (pris ici naturellement non comme une réalité biologique mais comme un mode d’identification subjectif, socialement opérant) et en particulier celles opposant les colonisateurs

¹ Particulièrement *The International Journal of the History of Sport, Sport History Review et Stadion*.

« blancs » aux autochtones. La situation coloniale, adossée à une structure socio-raciale plus ou moins explicite, favorise évidemment ce type de tensions (Novak, 2012). Mais ces tensions « raciales » peuvent aussi se manifester entre groupes autochtones : Riot montre bien comment s'est construit historiquement l'opposition entre Hutus et Tutsis, les pratiques physiques constituant un marqueur de cette opposition (clubs « ethniques », pratiques élitaires réservées à l'aristocratie tutsie, sports modernes d'abord accessible aux Tutsis). À La Réunion, société multiculturelle, Combeau-Mari (2013) analyse l'appropriation du basket par les Chinois au tournant des années 1950 comme vecteur de consolidation de la communauté. Les oppositions socio-politiques se formalisent aussi dans les pratiques physiques à travers la concurrence qui peut se tramer entre les « clubs colonisés » et les « clubs colons », servant alors à étendre le répertoire de la contestation symbolique, comme l'analyse Rey pour l'Oranie coloniale. Ici, les dimensions « raciales » (le retournement du stigmate colonial par les colonisés eux-mêmes), sociales et politiques se combinent.

De même, nous avons envisagé les ressorts religieux des mobilisations sportives. En ce domaine, beaucoup reste à faire, car si le rôle des missions commence à être mieux connu dans la diffusion des sports (Gems, 2004)² et des mouvements de jeunesse (Harang, 2004), le rôle des mobilisations spirituelles autochtones manifestées dans le cadre sportif reste largement inexploré. Les investigations françaises ne se sont guère aventurées sur le vaste continent indien à l'exception cependant de l'enquête anthropologique et sociologique menée par Sébastien Ruffié (2003) sur l'ancien comptoir français de Pondichery. Sa réflexion pose la question originale du rôle joué par les organisations spirituelles (2004), notamment l'Ashram de Mère et Sri Aurobindo à compter de 1943 dans la diffusion des pratiques sportives occidentales en Inde. On le voit, le spectre des mobilisations sportives peut être diversement interrogé. Ces analyses s'insèrent pleinement dans les perspectives postcoloniales, favorables à une réévaluation des différentes formes de résistances et de mobilisations des colonisés. Mais l'un des axes spéculatifs des *Postcolonial studies*, l'« hybridity », soit les processus de métissage, de créolisation, d'acculturation, demeurent assez peu envisagés. En ce domaine, l'étude passionnante d'Yves Leloup (2007) interroge la véracité de la course de pirogue comme élément « traditionnel » (et par là même, difficilement historicisable) de la « culture maorie ». Leloup utilise ensuite cette pratique, depuis le second tiers du XIX^e siècle jusqu'à aujourd'hui, comme un analyseur de la transformation des sociétés polynésiennes. L'auteur éclaire les substrats socio-religieux de la pratique de la pirogue avant la colonisation européenne, puis montre l'usage par le colonisateur des courses de pirogues

comme moyen de mobilisation des autochtones, puis par la longue appropriation de cette pratique « sportivisée » par les Polynésiens, procédant au passage à une « réinvention de la tradition ». La sportivisation de l'*Intore* rwandais par les élites tutsies, analysée par Riot, procède d'une volonté de différenciation par rapport à la majorité hutue, et comme répertoire symbolique de la légitimité du pouvoir tutsi. Les processus de créolisation des pratiques physiques, manifestant des stratégies de réappropriation de celles-ci est abordé par Guttman, qui décrit avec beaucoup d'acuité le destin des jeux traditionnels et locaux face à la concurrence des sports modernes, que Norbert Élias et Éric Dunning (1994) avaient posés quelques années plus tôt dans l'espace européen. L'étude de la transformation des jeux traditionnels en contexte colonial et postcolonial commence à se développer, comme en témoignent plusieurs études sur la sportivisation des arts martiaux, du Lacrosse (Vennun, 1994) ou encore des pratiques régionales de combat à Madagascar (Ratsimbazafy, 2006). La question de l'« hybridity » interroge aussi sur le pouvoir de transformation culturelle des pratiques sportives. Certains auteurs, tels Denis (Bancel, Denis, & Fatès, 2003) ou Bancel (1999), soutiennent que les pratiques, au-delà de leurs adaptations locales, conservent une *forme* commune. Cette forme inclut les conditions de la mise en mouvement du corps : espace et temps de la pratique, réglementation et elle est, partout, identique (à Dakar ou à Londres, on joue au football de la même façon...), et c'est d'ailleurs la stabilité de cette forme qui a permis l'universalisation des sports modernes. Ces auteurs considèrent donc que les pratiques physiques sont porteuses de valeurs et de normes que la pratique permet, au sens propre, d'incorporer. Ces valeurs sont liées à la généalogie de leur invention, soit celles des pédagogues qui formalisèrent et diffusèrent les sports en Angleterre. Ces valeurs et normes correspondent donc à celles de l'Angleterre capitaliste et impériale : individuation, égalité devant les compétences et les performances, hiérarchisation en fonction des résultats, etc. Élias dans *La civilisation des mœurs* (1973) avait déjà identifié comment des normes corporelles nouvelles (ici celles de la société de cours au XVI^e-XVIII^e siècles, fondées sur la réserve, la droiture, l'usage sophistiqué de vêtement, de nouvelles manières de se nourrir, etc.) contribuaient à la transformation de l'habitus de l'aristocratie de cours en France. Plus tard, avec Dunning (Élias & Dunning, 1994), ils avaient lié la modification de l'habitus des classes supérieures britanniques à la diffusion de nouvelles pratiques sportives, rendues elles mêmes possibles par des transformations socio-politiques plus larges. Ce qui signifie que la forme des pratiques est le médiateur des normes et valeurs dont la pratique est porteuse. Si on déplace cette analyse au cadre colonial et postcolonial, les effets corporels et psychiques des pratiques sont donc à considérer dans la mesure où ils participent à l'acculturation des pratiquants à ces normes et valeurs, dans un processus d'« hybridation asymétrique ». Dans cette perspective, les pratiques physiques d'origine occidentale participeraient

² L'auteur montre ainsi comment les sports modernes, reçus avec réserve en Chine, réussissent leur percée grâce au militantisme des YMCA « prêchant le christianisme et le sport comme moyen de moderniser la vieille civilisation du pays ».

non seulement à une forme de créolisation culturelle, mais aussi à des processus d'acculturation. Ceci débouche sur une interprétation culturaliste des décolonisations proche de certains auteurs postcoloniaux tels Bancel et Mbembe (2007), qui insistent sur la formation intellectuelle, physique et psychique d'une nouvelle élite colonisée qui se constitue par l'appropriation de nouvelles pratiques (dont les activités physiques des mouvements de jeunesse et les sports modernes, mais aussi la lecture, le théâtre, le cinéma, etc.). Cette démarche peut conduire à interpréter les mobilisations politiques autour des activités physiques comme les manifestations d'une concurrence mimétique entre les colonisés et les colons.

Les multiples aspects des mobilisations autour des activités physiques ouvrent, on le voit, un large spectre d'interprétations. Celles-ci apparaissent, dans tous les cas, comme des objets privilégiés pour interroger les mutations sociopolitiques croisées et à l'échelle du monde, renvoyant à toute la complexité de la mondialisation accélérée initiée par la formation des empires modernes et poursuivie après leur délitement.

4 Enjeux diasporiques

Les *Postcolonial studies* et les *Diaspora studies* ont contribué à mettre au jour la complexité des réseaux migratoires contemporains, identifiant ces derniers comme les matrices de la modernité transculturelle. Ces flux ne sont pas seulement analysés sur un axe nord/sud, mais aussi sur un axe sud/sud. Plusieurs études (Sanchez, 2008) se sont par ailleurs focalisées sur la circulation des pratiques ou des biens culturels, phénomène par définition transculturel. Du point de vue de l'histoire du sport, plusieurs études portent d'une part sur les migrations sportives coloniales et postcoloniales et, d'autre part, sur la circulation coloniale et postcoloniale des pratiques, après la diffusion des sports modernes depuis l'Europe. À l'université de Bordeaux, Fabien Sabatier³ a initié et stimulé plusieurs rencontres et publications (2011). Ont été étudiés plus particulièrement les réseaux constitués par les associations sportives malgaches (Coretta, Claverie & Sabatier, 2013) et africaines (Mbolo, 2012) dans la région bordelaise. Dans l'aire méditerranéenne, la thèse de Stanislas Frenkiel (2008) consacrée à l'immigration des footballeurs algériens s'attache à comprendre les conditions socioculturelles de départ de ces sportifs, puis à éclairer leur trajectoire « entre deux rives », dans le contexte mouvementé des rapports franco-algériens depuis la guerre d'indépendance jusqu'aux années 1990. L'intérêt est ici porté sur les dimensions proprement postcoloniales de la migration sportive : incidences directes des relations

franco-algériennes et des accords de migrations, asymétrie des marchés sportifs, du prestige et des rémunérations d'un côté et de l'autre de la méditerranée, fascination postcoloniale ambivalente des footballeurs algériens pour l'ancienne métropole. Manuel Schotté (2012) s'est intéressé aux conditions d'émigration des coureurs de fonds marocains, en montrant l'importance du contexte national marocain, mais aussi de certains processus postcoloniaux, tels la formation de réseaux fondés là encore sur les possibles ouverts par les accords postcoloniaux franco-marocains d'immigration ou l'ancienneté de l'immigration coloniale et postcoloniale marocaine. Dans la perspective des *Globalization studies*, Raffaele Poli (2010) s'est focalisé sur les migrations des footballeurs africains en Europe, en montrant comment des réseaux postcoloniaux se sont formés entre les anciennes métropoles et les ex-territoires colonisés, et en insistant surtout sur le rapport profondément asymétrique qui structure ces migrations, renforçant la démonstration établie par Schotté d'une exploitation du travail des sportifs provenant des aires ex-coloniales. Pour Poli, ce sont désormais et avant tout les enjeux économiques qui structurent le marché des migrations des footballeurs, dans lequel les ressorts postcoloniaux ont sensiblement faiblis. La circulation des pratiques fait aussi partie de ces enjeux diasporiques. Si les sports modernes dominent le monde, d'autres, en provenance des pays anciennement dominés et en se sportivisant, ont réussi à conquérir des marchés occidentaux. C'est par exemple le cas bien connu du judo ou du karaté, arts martiaux « traditionnels » (le cas du judo est très discuté car son origine, à la fin du XIX^e siècle, se produit dans un contexte de modernisation accélérée du Japon) dont l'exportation en Europe après la Seconde Guerre mondiale se traduit par l'organisation de compétitions qui transforment significativement la pratique. La Capoeira, pratique des anciens esclaves brésiliens, dont rend compte la thèse de Monica Aceti (2011) présente un cas différent, car elle ne semble pas encore s'être réellement sportivée. Exportée en Europe par des pratiquants brésiliens, la Capoeira rencontre la faveur de fractions européennes aisées ouvertes aux cultures métissées, qui voient dans la Capoeira une pratique « exotique » qui semble loin des canons du sport compétitif et institutionnel européen. Ces pratiques – et d'autres – renvoient également à des circulations diasporiques parfois mineures en volume (cas de la capoeira par exemple), mais dont les effets sur les cultures corporelles occidentales – et, en retour, sur les sociétés dont sont originaires ces pratiques après leur transformation en Occident – sont manifestes. L'internationalisation de ces pratiques se soldent par leur créolisation généralisée.

5 Quels usages des *Postcolonial studies* pour les historiens du sport ?

Les historiens du sport ne se sont guère préoccupés, jusqu' alors, des débats qui animent les *Postcolonial studies*.

³ Il soutiendra en novembre 2013 son habilitation à diriger des recherches sur le thème : *Altérités contemporaines et sociabilités, réseaux et organisation sportives ; la frontière : un objet d'histoire*.

En prenant un certain recul par rapport aux violentes polémiques qui ont émaillé leur importation en France, et en s'appuyant sur l'analyse que nous venons de proposer, quelles perspectives de recherches les *Postcolonial studies* peuvent elles offrir aux historiens du sport ?

Tout d'abord – et cette démarche n'est pas le propre des *Postcolonial studies* – on comprend que les études comparatives de situations coloniales et postcoloniales pourraient être entreprises plus systématiquement, dans l'espoir d'identifier des processus communs, comme nous avons pu l'envisager ici (implantations des pratiques occidentales dans les empires, disparition ou créolisation des pratiques locales, usages sociopolitiques des pratiques, hybridation des acteurs...). Des efforts ont certes été entrepris en ce sens, à l'image du numéro de l'*International Journal of the History of sport*, paru sous le titre « Globalization as imperialism ? » en 2006 (vol. 22, n° 1), avec trois analyses centrées sur les colonisations américaine, allemande (Pfister, 2006) et française (Combeau-Mari, 2006). La publication sous l'impulsion de Deville-Danthu de *L'empire du sport*, en 1992, catalogue d'une exposition photographique a stimulé l'idée d'une réflexion plus générale sur le sport dans les colonies. L'ouvrage *De l'Indochine à l'Algérie, la jeunesse en mouvements des deux côtés du miroir colonial 1940–1962*, réalisé sous la direction de Bancel, Denis et Fatès (2003), propose d'analyser le développement des mouvements de jeunesse, en France et dans plusieurs espaces coloniaux, alors que cette ambition est mise en avant dans la synthèse *Sport et loisirs dans les colonies* produite sous la direction de Combeau-Mari (2004). Signalons également le numéro spécial de *Outre-mers Revue d'histoire* (T. 96, n° 364–365) sorti en 2009, intitulé : « Le sport dans l'empire français, un instrument de domination coloniale ? », sous la direction de Driss Abassi, qui éclaire le débat à l'aide du concept de « sociabilités sportives » en prenant une focale géographique large, tandis que Pierre Singarevelou et Julien Sorez, reprenant la problématique de « mondialisation culturelle » initiée par Guttmann, revisitent en 2010 la question de la diffusion et de l'adaptation localisée des sports modernes. Mais lorsqu'on y regarde de près, ces contributions, pour enrichissantes qu'elles soient, ne proposent pas véritablement une analyse comparative, dans la mesure où elles juxtaposent des contributions concernant des aires différentes, mais sans opérer de comparaisons systématiques (seules les introductions à ces ouvrages ou numéros de revues les esquissent).

Comparer signifierait bien autre chose : identifier des processus *comparables*, chercher des logiques de développement marquées par la circulation coloniale et postcoloniale, isoler les faits singuliers. C'est une perspective excitante pour des recherches à venir.

Dans la complexité des situations coloniales, les activités physiques d'origine occidentale participent de fait d'un processus extrêmement vaste, qui voit, dans le sillage des conquêtes coloniales, l'exportation de toute une série de pratiques culturelles (la lecture, les arts vivants, puis le cinéma, la musique, l'usage des biens de consommation,

etc.), dont les activités physiques. Sur ces dernières, les travaux de recherche tentent à partir d'exemples historiquement et géographiquement situés d'évaluer quelles fonctions les gymnastiques, les sports et plus largement les loisirs, ont tenu dans le cadre des sociétés coloniales. Quelles sont les implications éducatives, sociales, culturelles, politiques des sports et/ou des loisirs dans des sociétés subissant l'importation des modèles du colonisateur ? De telles questions supposent évidemment de contextualiser les pratiques, de les inclure dans une histoire politique et sociale mieux connue. Dans une perspective postcoloniale, pourrait être envisagée d'une part l'arrimage des activités physiques à la configuration plus vaste des transferts culturels de la métropole vers les colonies, mais aussi les « effets de retours » en métropole que ces transferts suggèrent.

Nombre de travaux se focalisent, nous l'avons vu, sur le rôle des sports dans la phase de décolonisation. À cet égard, les historiens du colonial ont depuis longtemps dépassé la césure politique qui séparait artificiellement un « avant » et un « après » la colonisation. De multiples processus initiés durant, voir avant la période coloniale, poursuivent leur trajectoire après les indépendances, qu'il s'agisse, par exemple, de la construction de l'État et des modes de gouvernementalité (Bayart, 1996), la poursuite des projets économiques coloniaux par les nouvelles autorités indépendantes, le maintien de relations « privilégiées » avec la France (Vershave, 2000 ; Bayart, 1984)... les exemples ne manquent pas. Les rares travaux réalisés sur l'évolution postcoloniale du sport en Afrique montrent ainsi clairement que sa structuration post-indépendance est fortement liée à l'histoire coloniale des sports. On peut même affirmer que dans la plupart des pays d'Afrique, la trajectoire institutionnelle des sports, généralement très liée aux pouvoirs en place (car les sports sont utilisés comme moyen d'unifier la nation), renvoie à un désir mimétique tant les institutions sportives de la métropole ont été dupliquées en Afrique, avec des résultats souvent catastrophiques (Errais, 1975 ; Gouda, 1986 ; Mbengalack, 1993). D'un point de vue postcolonial, étudier le processus de décolonisation c'est donc aussi (et peut-être surtout) s'interroger sur cette phase intermédiaire entre colonisation et décolonisation, qui ouvre sur la période postcoloniale. La décolonisation a vu dans la plupart des pays, sur une première période plus ou moins longue, la bourgeoisie locale prendre le pouvoir. Loin de rejeter unilatéralement les apports occidentaux, elle construit ses nouvelles valeurs nationalistes sur les influences du colonisateur. D'un point de vue problématique, on peut donc s'interroger sur le rôle tenu par des pratiques culturelles telles les activités physiques d'origine occidentale, dans la formation des élites « indigènes » qui finalement prendront le pouvoir. En quoi ces pratiques témoignent-elles – ou non – d'une volonté de s'emparer des armes du dominant et, de fait, de construire un processus de concurrence mimétique, au sens ou l'entend René Girard (1976) ? On pourrait reprendre, et à

nouveaux frais, les interprétations de Guttman sur l'im-périalisme culturel de l'Occident.

Sans épuiser les questions et perspectives mobilisées par les *Postcolonial studies*, une autre perspective serait d'approfondir les migrations sportives postcoloniales, dans leur dimensions économiques (ce qui est bien engagé) mais aussi culturelles, en envisageant toutes les ouvertures théoriques offertes par les *Postcolonial studies* dans le domaine de la transculturalité, de l'hybridation et de la créolisation, de l'ambivalence et, aussi, de la souffrance de l'entre-deux. Ces propositions sont bien évidemment limitées, et, surtout, ouvertes.

Bibliographie

- Abassi, D. (sous la Dir. de) (2009). Le sport dans l'empire français, un instrument de domination coloniale? *Outre-mers Revue d'histoire*, 96, numéro spécial.
- Aceti, M. (2011). Devenir et rester capoeiriste en Europe. Transmission interculturelle et mondialité de la capoeira afro-brésilienne. Thèse de doctorat en STAPS : université de Besançon.
- Amselle, J.-L. (2008). *L'Occident décroché : enquêtes sur les postcolonialismes*. Paris : Stock.
- Appadurai, A. (2001). *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*. Paris : Payot.
- Bancel, N. (1999). Entre acculturation et révolution. Mouvements de jeunesse et sports dans l'évolution politique et institutionnelle de l'AOF (1945–1962). Thèse de doctorat d'histoire : université Paris I.
- Bancel, N., Denis, D., & Fatès, Y. (2003). *De l'Indochine à l'Algérie. La jeunesse en mouvement des deux côtés du miroir colonial*, Paris : La Découverte.
- Bancel, N. (2005). L'histoire difficile : esquisse d'une historiographie de fait colonial et postcolonial. In N. Bancel, P. Blanchard, & S. Lemaire (Eds), *La Fracture coloniale. La société française au prisme de l'héritage colonial* (pp. 93–109). Paris : La Découverte.
- Bancel, N., & Mbembe, A. (2007). De la postcolonie. *Cultures Sud*, deuxième trimestre, 165, 45–63.
- Bancel, N., Bernault, F., Blanchard P., & Boubeker, A. (2011). *Ruptures postcoloniales. Les nouveaux visages de la société française*. Paris : La Découverte.
- Bancel, N., & Combeau-Mari, E. (2013). Historiographie du sport en contexte colonial et postcolonial. In T. Terret & T. Froissart (Eds.), *Le sport, l'histoire et l'historien*, (à paraître). Reims : Epure.
- Bayart, J.-F. (1984). *La Politique africaine de François Mitterrand*, Paris : Karthala.
- Bayart, J.-F. (1996). *L'État en Afrique. La politique du ventre*. Paris : Karthala.
- Bayart, J.-F. (2010) *Les Postcolonial studies, un carnaval académique*. Paris : Karthala.
- Braudel, F. (2008). *Grammaire des civilisations*. Paris : Flammarion.
- Deville-Danthu, B. (sous la Dir. de) (1992). *L'empire du sport, Les sports dans les anciennes colonies françaises*. Centre des Archives d'Outre-mer. Catalogue de l'exposition : Aix en Provence.
- Collectif (2006). Cricket in colonial Bombay: 1850–1940. *Essay on Indian Cricket. International Journal of the History of Sport*, 23 (6).
- Collectif Write Back (2013). *Postcolonial studies, modes d'emploi*. Lyon : PUL.
- Combeau-Mari, E. (1998). *Sport et décolonisation, La Réunion de 1946 à la fin des années 60*. Paris : L'Harmattan.
- Combeau-Mari, E. (Ed.) (2004). *Sports et loisirs dans les colonies XIX^e–XX^e siècle*. Paris : Editions BUF international S.E.D.E.S./Nathan.
- Combeau-Mari, E. (2006). Sport in the French colonies (1880–1962): a case study. *Journal of Sport History* 33 (1), 27–58.
- Combeau-Mari, E. (2009). *Le sport colonial, Madagascar (1896–1960)*. Paris : Editions d'Outre-mers – Revue d'Histoire.
- Combeau-Mari, E. (2013). Le basket, vecteur de canalisation de la violence de la communauté chinoise de La Réunion (1940–1960). *International Journal on Violence and Schools* (à paraître).
- Coretta, A., Claverie, E., & Sabatier, F. (2013). La rencontre nationale sportive malgache, un enjeu communautaire. *Diversité*, 171, 58–64.
- Desai, G., & Nair, S. (2005). *Postcolonialisms. An Anthology of Cultural Theory and Criticism* London: Berg.
- Deville-Danthu, B. (1997). *Le sport en noir et blanc, Du sport colonial au sport africain dans les anciens territoires français d'Afrique occidentale (1920–1965)*. Paris : L'Harmattan.
- Dubourg, A. (2004). L'église catholique martiniquaise et l'utilisation du sport (1919–1939). In E. Combeau-Mari (Ed.), *Sports et loisirs dans les colonies XIX^e–XX^e siècle* (pp. 295–306). Paris: Editions BUF international S.E.D.E.S./Nathan.
- Dumont, J. (2002). *Sport et assimilation à la Guadeloupe, les enjeux du corps performant, de la colonie au département (1914–1965)*. Paris : L'Harmattan.
- Elias, N. (1973). *La civilisation des mœurs*. Paris : PUF.
- Elias, N., & Dunning, E. (1994). *Sport et civilisation, la violence maîtrisée*, traduit de l'anglais, 1986. Paris : Fayard.
- Erraïs, B. (1975). *Essai sur les problèmes de stratégie des activités physiques et sportives dans un pays en voie de développement : l'exemple tunisien*. Thèse de Doctorat en sciences de l'éducation : université Paris VII.
- Fatès, Y. (1994). *Sport et tiers-monde*. Paris : PUF.
- Fatès, Y. (2002). *Sport et politique en Algérie. De la période coloniale à nos jours*. Doctorat d'Etat de Science Politique : université Paris I.

- Fatès, Y. (2009). *Histoire du sport en Algérie*. Paris : L'Harmattan.
- Frenkiel, S. (2008). *Des footballeurs professionnels algériens entre deux rives. Travailler en France, jouer pour l'Algérie (1954-2002)*. Thèse de doctorat en STAPS : université Paris XI-Orsay.
- Gastaud, P. (2002). *Les pratiques corporelles dans les mouvements de jeunesse catholiques guadeloupéens. Histoire de l'identité créole au XX^e siècle*. Thèse de doctorat d'histoire : université Strasbourg.
- Gems, G.R. (2004). Sport et impérialisme américain en Asie. In E. Combeau-Mari (Eds.), *Sports et loisirs dans les colonies XIX^e-XX^e siècles*, (pp. 17-34). Paris : Éditions BUF international S.E.D.E.S./Nathan.
- Girard, R. (1976). *To Double Business Bound: Essays on Literature, Mimesis, and Anthropology*. Baltimore: Johns Hopkins University Press.
- Gouda, S. (1986). *Analyse organisationnelle des activités physiques et sportives dans un pays d'Afrique noire : le Bénin*. Thèse de 3^e cycle, université Grenoble 1.
- Guttmann, A. (1994). *Games and empires, modern sports and cultural imperialism*. New-York: Columbia university press.
- Harang, C-E. (2004). *Les mouvements catholiques de jeunesse de la décolonisation à la coopération 1945-1985*. Paris : Institut d'Études Politiques.
- Lacoste, Y. (2010). *La Question postcoloniale : une analyse géopolitique*. Paris : Fayard.
- Larcher-Gosha, A. (2003). Sports, colonialisme et identités nationales : premières approches du « corps à corps colonial » en Indochine (1918-1945). In N. Bancel, D. Denis, & Y. Fatès (Eds.), *De l'Indochine à l'Algérie. La jeunesse en mouvement des deux côtés du miroir colonial*. Paris : La Découverte.
- Leloup, Y. (2007). *Histoire des courses de pirogues polynésiennes, de l'acculturation sportive occidentale à la réappropriation identitaire ma'ohi (XIX^e-XX^e siècle)*. Thèse de doctorat en Histoire contemporaine : université Lyon 1.
- MacIntosh, P. (1964). *Sport in Society*. London: C.A.Watts & Co Ltd.
- MacIntosh, P. (1968). *Physical Education in England Since 1800*. London: G. Bell.
- Mangan, J. A. (1986). *The games ethic and imperialism*. New-York: Viking.
- Mbembe, A. (2006). Qu'est-ce que la pensée postcoloniale ? *Esprit*, 330, 117-133.
- Mbengalack, E. (1993). *La gouvernementalité du sport en Afrique. Le sport et la politique au Cameroun*. Thèse de doctorat « Études africaines » : université Paris I.
- Mbolo, J-M. (2012). *Histoire du sport associatif de l'immigration subsaharienne en région bordelaise (Cenon) depuis les années soixante*. Thèse de doctorat en STAPS : université Bordeaux II.
- Novak, A. (2012). Sport and racial discrimination in colonial Zimbabwe. A reanalysis. *The International Journal of the History of Sports*, 29 (6), 850-867.
- Hérodote. (2006). La question postcoloniale. *Hérodote* 120, numéro spécial.
- Labyrinthe (2006). Faut-il être postcolonial ? *Labyrinthe* 24, numéro spécial.
- Pfister, G. (2006). Colonialism and the enactment of german identity_Turnen in South west Africa. *Journal of Sport History*, 33, 1, 59-83.
- Poli, R. (2010). *Le marché des footballeurs. Réseaux et circuits dans l'économie globale*. Peter Lang : Berne.
- Ratzimbazafy, E. (2006). *Les pratiques physiques traditionnelles de combat à Madagascar, Savika du Betsileo et morainy du Menabe, Significations historiques, sociales et culturelles*. Thèse d'histoire contemporaine : université de La Réunion.
- Rey, D. (2011). *La société de l'Oranie coloniale (1880-1962)*. HDR en histoire contemporaine : université de Corte.
- Riot, T. (2011). *Sport et mouvements de jeunesse dans l'émancipation politique du Rwanda colonial. Histoire d'une libération imaginée (1935-1961)*. Thèse de doctorat en STAPS : université de Strasbourg.
- Ruffié, S. (2003). *Étude sociologique des pratiques corporelles chez les Tamouls de nationalité française de Pondichéry (sud de l'Inde). La complémentarité des rôles sexués comme mode d'acculturation spécifique*. Thèse de doctorat en STAPS : université de Montpellier.
- Ruffié, S. (2004). Pratiques physiques et colonisation à Pondichéry : la spécificité culturelle et le rôle des organisations spirituelles. In Combeau-Mari (Ed.), *Sports et loisirs dans les colonies XIX^e-XX^e* (pp. 185-201). Paris : Editions BUF international S.E.D.E.S./Nathan.
- Sabatier, F. (Ed.) (2011). Les frontières du sport. Diversité des contextes historiques depuis l'entre-deux-guerres en France. *Hommes et Migrations*, 1289, numéro spécial.
- Sanchez, S. (2008). Frontières alimentaires et mets transfrontaliers. La pizza, questionnement d'un paradoxe. *Anthropologie et sociétés*, 32 (3), 197-212.
- Schotté, M. (2012). *La construction du « talent ». Sociologie de la domination des coureurs marocains*. Paris : Raisons d'agir.
- Singarevelou, P., & Sorez, J. (2010). *L'empire des sports, une histoire de la mondialisation culturelle*. Paris : Belin.
- Trémoulinas, A. (2008). Sport et relations raciales. *Revue française de sociologie*, 1, 169-196.
- Vennum, T. (1994). *American Indian lacrosse: little brother of war*. Washington: Smithsonian Institution Press.
- Vershavé, F.-X. (2000). *Noir silence*. Paris : Les Arènes.